

	Féroc Jean-Yves : Né le 8-01-1871 à Saint-Méen ; 1896, prêtre et vicaire à Névez ; 1900, vicaire à Brasparts ; 1909, recteur de Pont-de-Buis ; 1925, curé doyen de Scaër ; décédé le 24-06-1930. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1930 p. 512-514.
--	---

Un prêtre selon le cœur de Dieu, droit, ferme dans le devoir, embrassant avec décision les responsabilités que Dieu lui imposaient par ses supérieurs, zélé parmi les plus zélés ouvriers de nos missions paroissiales, appliqué aux travaux les plus humbles par lesquels « Dieu serait plus aimé », assidu et plein de ferveur au culte de la Sainte-Eucharistie, vers laquelle il dirigeait les âmes qui dépendaient de son ministère : tel M. Jean Féroc nous apparaît dans toutes les périodes d'une vie bien remplie ; humble, sévère pour lui-même, accueillant à toutes les bonnes volontés, toujours le premier à la besogne, même la plus ingrate, quand il s'agissait du bien de ceux dont il avait la garde. Né le 8 janvier 1871, à Saint-Méen, paroisse petite par le nombre, mais fervente et rayonnante par les centaines de vocations religieuses et sacerdotales qui sortent de toutes les familles, il eut pour marraine une religieuse de la Sagesse, Mère Léocadie. Elle discerna vite les profondes racines de piété dans l'âme de son filleul, fixa sur lui l'attention du bon recteur, et celui-ci consacra les heures libres de son ministère à initier l'intelligence de l'enfant au rudiment du latin. Au collège de Lesneven, où il fit des études solides, il sentit sur son âme la forte emprise qu'exerçait sur la jeunesse l'apôtre de la Sainte-Eucharistie, et de la communion fréquente, le pieux abbé Le Guillou. Ainsi préparé, il entra au Séminaire pour unir aux études sacerdotales, l'apprentissage des vertus qui font le bon et saint prêtre. Les supérieurs lui confièrent la charge « d'aumônier des pauvres ». C'était inaugurer dans sa vie cléricale le dévouement aux humbles qui fut l'œuvre préférée de toute sa vie. Elevé au sacerdoce, il débuta dans le ministère comme vicaire à Névez, à l'école et sous la direction d'un prêtre plein de charme et zélé ; puis il fut appelé à devenir vicaire du bon M. Bourvon, recteur de Brasparts. Là ce fut l'application d'un dévouement toujours en éveil et toujours généreux, que rendait encore plus débordant, en même temps que très sage, le contact, pendant les vacances, d'une âme d'élite, celle du saint abbé Salaün, économe au Petit Séminaire de Pont-Croix, qui a creusé dans tant d'âmes de jeunes prêtres un sillon de grâces si fécondes. Quand l'autorité diocésaine voulut fonder une paroisse au Pont-de-Buis, centre ouvrier d'une poudrerie importante, où aucune action religieuse n'était là pour suppléer au vide d'une éducation de la jeunesse, livrée à des maîtres et des maîtresses d'écoles neutres, elle fit choix de M. Féroc dont elle connaissait le jugement ferme et droit, le zèle courageux et persévérant. M. Féroc entreprit en 1909 l'œuvre difficile d'une telle fondation où il fallait tout créer, la bourse et les mains vides. Logeant dans une pauvre mansarde sous le toit qui fut cependant une grande charité dans ce milieu qui n'avait que juste le nécessaire, il se fit quêteur parmi ses nouveaux paroissiens, puis parmi ses confrères et dans les paroisses du diocèse où il exposait en chaire l'importance de son œuvre si urgente, et sa détresse. Il trouva des concours généreux. Ses fatigues faillirent lui coûter la vie ; mais cette grave maladie qui le retint dans sa pauvre mansarde lui donna la consolation et la joie de connaître le bon cœur de ceux à qui il avait consacré son dévouement. Aidé par un groupe fidèle de personnes qu'il avait gagnées à son œuvre, il poursuivait avec elles l'instruction religieuse des enfants ; il voyait s'élever peu à peu l'édifice des

âmes, pendant que l'église, que le talent de Ch. Chaussepied avait conçue, dans ses modestes mais savantes proportions, montait lentement jusqu'aux toitures, et bientôt offrait enfin un asile digne de sa majesté à l'Hôte divin qui apportait par sa présence tous les trésors de sa miséricorde. La Sainte Hostie quittait cette pauvre grange transformée en chapelle provisoire, et où les fleurs et les draperies de fortune cachaient la misère des clôtures en planches. A peine avait-il jeté ainsi les bases d'une vraie vie paroissiale que la guerre vint l'arracher à son apostolat pour qu'il se donnât, en soignant les blessés, à une action sur leurs âmes. Il pouvait revenir par intervalles réchauffer les cœurs et constater que le bien, malgré de grands obstacles, continuait à produire des fruits de salut au Pont-de-Buis. Pendant 7 années encore, après la grande épreuve de la guerre, il put mettre sur pied une œuvre solide, multiplier les retraites et les prédications, réunir chaque soir ses paroissiens à la prière en commun, prendre même sa part des travaux des missions paroissiales, d'où il revenait avec un zèle rajeuni. A la construction d'un presbytère, il put enfin ajouter la bénédiction du cimetière qui, par le culte des morts, scellait l'autonomie de sa paroisse. Il préparait enfin, par l'acquisition d'un terrain, l'érection d'un patronage pour assurer la persévérance de ses enfants, quand son évêque l'appela à une autre œuvre ardue et nécessaire, dans une paroisse plus grande, la plus étendue du diocèse, mais aussi la plus travaillée par le mal d'une éducation sans Dieu.

Curé de Scaër en 1925, il prit en mains l'entreprise d'une grande école libre de garçons, de plein exercice et avec pensionnat. Son évêque avait parlé, il écarta tous les obstacles qui entravaient sa marche.

Malgré des concours très généreux qu'il reçut et les sympathies qu'il trouvait dans des familles d'élite, ce fut une œuvre très dure où il se dépensa avec une énergie et une persévérance inlassables. L'œuvre est maintenant en pleine prospérité morale avec 120 pensionnaires, plus de 300 élèves, acquérant un heureux prestige.

Car tous admirent cette jeunesse appliquée au travail, docile, modeste d'allure et franche, d'une tenue irréprochable qui produit la meilleure impression sur le public, et rehaussant, la beauté des offices paroissiaux ; et la formation intellectuelle répond à tous les espoirs et à toutes les promesses. Ce fut un réconfort pour ce vaillant curé, malgré les lourdes charges qu'une pareille entreprise imposait à ses épaules. Il ne négligeait pas les autres intérêts de son ministère : Coadry reprenait sa dévotion traditionnelle au Christ-Roi, ravivée par l'enseignement du Pape. Il portait ses soins vers les parties les plus éloignées du centre paroissial. L'organisation de l'action catholique, les œuvres de jeunesse, à qui il voulait assurer une maison d'œuvres, ou ce qui pouvait rattacher les âmes à la divine Eucharistie, remplissait son esprit et son cœur de sollicitudes ; et c'est parmi ces travaux que la mort le saisit brusquement le jour même de sa fête.

Il était comme le bon serviteur de l'Evangile, que le Maître appelle bien heureux parce qu'il le trouve en pleine vigilance.

Une centaine de prêtres, dont les trois vicaires généraux et 25 chanoines titulaires et honoraires, étaient là autour de son cercueil à la cérémonie funèbre. Sa famille réclama la possession de sa tombe à Saint-Méen, près de celle de ses parents. Mais son souvenir restera vivant parmi ceux qui ont rempli son cœur pendant sa vie de ministère, et leurs prières pour le repos de son âme seront comme une prédication qu'ils recevront encore de lui au-delà de la tombe. R. I. P.